

22 Oct. 31

CANDIDE

Hommes et les l

LE GROUPE DE CUVERVILLE par Albert THIBAUDET

Dans *Saint-Saturnin*, roman dont aujourd'hui on parle, voici que, pour la première fois, le pavillon de Jean Schlumberger bat au mât d'un quarante mille tonnes, d'une *Atlantique*. Schlumberger fait ses débuts dans le grand roman l'année même où ce genre passe pour mal portant, et où un moulinet célèbre en veut à ses reins. Schlumberger était jusqu'à présent un spécialiste du récit court, très distingué, d'une tension un peu artificielle, aiguillé vers des problèmes obscurs, et surtout très inquiet. Quand on écrira l'inévitable thèse sur la littérature inquiète, je crois bien qu'on découvrira qu'un des premiers récits, et peut-être le premier, qui ait annoncé l'inquiétude sur sa couverture est *L'Inquiète Paternité*, que Schlumberger publiait il y a une vingtaine d'années chez Péguy. Et depuis il est resté fidèle à l'inquiétude : voici, dans *Saint-Saturnin*, d'histoire d'une famille inquiète.

Mais d'abord l'histoire d'une famille. *Saint-Saturnin* est beaucoup moins la monographie d'une inquiétude que la monographie des Colombe, installés depuis un siècle dans un domaine de Normandie, avec une histoire, et l'être authentique d'une chose qui dure. Un siècle, cela annonce généralement dans la durée d'une famille un tournant dangereux. La sagesse populaire dit que lorsqu'un homme a fait une fortune, les fils l'entretiennent et les petits-fils la défont, ce qui impliquerait que la durée normale d'une famille bourgeoise est de trois générations, soit un siècle. Ici, il s'agit d'autre chose que d'une fortune : la substance d'un domaine et d'une race. Ajoutons que les Colombe sont protestants ; et que cette question de la cohésion et de la continuité des familles semble prendre chez les protestants une portée particulièrement sérieuse et tragique, comporte une tension qui cherche à surmonter cette loi des trois générations. Un financier de Zürich me disait qu'en France les maisons de banque qui remontent au XVIII^e ou au commencement du XIX^e sont toutes protestantes, sauf une : celle des Behioux. Je lui répondis que qu'il me disait là me semblait d'autant plus curieux qu'il en allait de même dans notre corporation littéraire, où nous avons que trois familles centenaires d'écrivains, dont à peu près toutes les générations depuis plus d'un siècle aient tenu la plume : les Lacretelle (qui sont les doyens), les Halévy, et les Guizot (Jean Schlumberger est l'arrière-petit-fils de l'historien-ministre). Or, toutes trois (les Halévy seulement en partie) sont protestantes. Et il se trouve que Jacques de Lacretelle publiait son roman d'une famille, *Les Hauts-Ponts*, dans la *Revue des Deux Mondes*, en même temps que *Saint-Saturnin* dans la N.R.F. Une telle volonté ou tel art de la durée font honneur au protestantisme. Ce n'est pas le moment d'en chercher les raisons. Il s'agit simplement de constater que cette hantise, cette préoccupation physique, cette inquiétude de la durée, chez les Colombe, contribue à l'atmosphère intelligible de *Saint-Saturnin*.

◆ ◆

Dans les familles, la crise de durée se déclenche généralement par les fils, ou insouciants, ou prodiges, ou imaginatifs ; cas par exemple des *Varais* de Jacques Chardonne. Une originalité de *Saint-Saturnin* c'est que la crise de durée, sans laisser les enfants indemnes, vient du père. Le roman s'ouvre sur des pages d'une extraordinaire beauté : la mort de la mère, qui a maintenu Saint-Saturnin, et qui, par une douce et invisible autorité, a retenu le père sur un plan d'où sa tendance profonde était de s'évader, le plan de l'intérêt commun, de la durée familiale, de Saint-Saturnin. Pour ce Colombe orgueilleux, la famille était un obstacle, la famille l'empêchait d'être : cela sa femme le savait, et elle savait aussi l'attacher malgré lui. « Il ne s'est pas payé, reconnaissent ses enfants, la part de fantaisie à laquelle il avait droit. » Ce droit à la fantaisie, cette évasion permise pour un temps, et qui peut être bienfaisante, Jean Schlumberger en avait fait le sujet du petit roman qui passait jusqu'ici dans son œuvre pour le morceau des connaisseurs, *Un Homme heureux*. Mais pour Colombe il n'est plus temps, et sa vie, rongée jusqu'ici de l'intérieur par un mécontentement impuissant, ne lui laisse plus sous la main qu'une étoffe fragile et miteuse qui craquera au moindre heurt. Il couvre des cahiers de divagations, qui oscillent cependant autour d'une idée fixe. « Victime sacrifiée pendant cinquante ans au bonheur des miens, le sort m'a rendu la liberté au moment où j'étais mûr pour m'en servir. » Il veut révolutionner le domaine, entrer dans la politique, et tombe aux mains d'escrocs. Son fils aîné, Nicolas, le seul qui soit resté à Saint-Saturnin, et qui s'est préposé à sa durée, se voit évincé, dépossédé. C'est d'ailleurs, bien qu'il administre très suffisamment Saint-Saturnin, un liseur, un timide, bon pour gouverner en temps de prospérité, non en temps de crise, et la crise est venue. Chacun des autres enfants a sa famille à lui, et donc sa tragédie, et ces tragédies font autant de tourbillons secondaires dans le tourbillon de la tragédie principale. La folie de Colombe creuse le gouffre où, après le terme fatidique d'un siècle, va s'engloutir Saint-Saturnin. Mais un petit-fils est

officier au Maroc. Ce débrouillard vient en permis-on. Il défend Saint-Saturnin à la manière dont il défendait la ros son Bled-haus. La victoire marche au pas de charge. Les ennemis intérieurs et extérieurs, les démons destructeurs de Saint-Saturnin sont refoulés, vaincus. Saint-Saturnin contracte un nouveau bail avec la durée.



Et aussi *Saint-Saturnin* contracte, à partir d'aujourd'hui, un bail avec le paysage du roman français. Il va y occuper une place par son roids, par ses nappes de vie et se pointes de clairvoyance, par un style éclatant et dense qui est une acquisition récente de Jean Schlumberger, et qui tient surabondamment les promesses du *Dialogue avec le corps endormi*. Et aussi une place par ses affinités avec d'autres romans, avec les autres membres d'une même famille d'esprits.

Nous parlons l'autre jour ici d'une école du Palais-Royal représentée par quelques romanciers distingués, intelligents et voluptueux comme Edmond Jaloux et Jean-Louis Vaudoyer. Un critique idéal serait une manière de notaire, qui gérerait les intérêts des familles et des domaines littéraires, et qui penserait ainsi par familles et par domaines. Ces familles seraient les Thibault et les Colombe du critique. Or, Saint-Saturnin prend place, lui aussi, dans un groupe qu'en l'honneur d'André Gide, et à cause de la place exceptionnelle de Gide dans les coulisses de l'intelligence, et aussi dans l'histoire de la N.R.F., dont nos quatre athlètes portent les couleurs, j'appellerais, du nom du domaine gidien, le groupe de Cuverville, comme les cinq romanciers naturalistes des *Scirées* formaient le groupe de Médan. Le groupe de Cuverville, du point de vue restreint qui nous occupe, serait composé non pas même de trois romanciers, mais de trois romans (quatre sans doute quand Lacrosette aura terminé les *Hauts-Ponts*): les *Faux-Monnayeurs*, les *Thibault* et *Saint-Saturnin*, qui sont plus ou moins écrits en liaison l'un avec l'autre, par des auteurs qui se soumettent réciproquement leurs œuvres, se consultent volontiers, et, malgré les divergences foncières de leur tempérament et de leur art, instituent une sorte d'académie du roman, et avec laquelle il semble bien que le clairvoyant auteur protestant des *Hauts-Ponts* doive faire équipe.

Nous noterions même les affinités lointaines entre Gide et Schlumberger, les Gide et les Guizot, familles protestantes du Gard, racinées en Normandie, c'est-à-dire dans le pré-dembouche du roman contemporain. (Roger Martin du Gard est même le seul des trois qui ne soit pas du Gard, son Gard à lui n'étant qu'une terre du Bourbonnais).

Je trouverai une autre occasion de préciser plus longuement les caractères de ce groupe. Il en est cependant un que je veux retenir aujourd'hui, et qui se rapporte à nos quelques présentes. Tout se passe, pour chacun des trois romans, dans l'intérieur d'une famille. Le sujet en est l'anatomie d'une famille ou de familles. La durée de ces romans est la durée d'une famille, leur critique et leurs crises, critique et crises de la famille. Dans la mesure où ils concluent, ou plutôt où ils nous incitent à conclure, ils formeraient presque des partis. A l'extrême gauche, l'anti-familial Gide (« Familles, je vous hais ! »). C'est le Léon Blum du groupe. Au centre gauche, Roger Martin du Gard, une manière de Tardieu ou de Laval, avec sa netteté et sa décision réalisatrices de romancier de gouvernement, ses Thibault qu'il ne hait point, mais qu'il éclaire et secoue, et qu'il finira peut-être par sauver. Au centre droit, Jean Schlumberger, dont la travée littéraire coïncide à peu près avec la travée politique qu'occupa M. Guizot ; il sauve nettement Saint-Saturnin ; le vient en somme pour une forme du bien.

Evidemment le groupe de Cuverville n'a pas inventé le roman de la famille. Mais il en représente, même à sa droite, surtout à sa droite, le quartier critique (en liaison d'ailleurs avec le roman anglais). A ce roman critique et protestant de la famille, il serait bien intéressant d'opposer son roman apologetique, défensif, nettement et officiellement catholique, roman qui siège en formation compacte sur les hautes travées d'extrême droite, un parti Bonald, ou, pour parler plus généralement, le groupe académique B : Bourget, Barrès, Bazin, Bordeaux. Nous devons remettre à une autre fois, avec la physiologie de ce groupe B, la suite de cette géographie littéraire et parlementaire. Comme disait l'échotier de *Je suis partout* : « Suivez le guide ! »

Albert THIBAUDET.